LA

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. . . . . 10 fr.
Six Mois. . . . . 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. . . . . Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

Le Sénat est rentré le premier. Faut-il dire : aux premiers les bons ? Cela semble douteux, si, comme on l'annonce, les séances doivent être occupées, de nouveau, par quelque pantalonnade de M. de Gavardie. En dehors des incartades burlesques de ce père conscrit maniaque, on assure que la Chambre haute serait décidée à prendre un rôle d'une certaine importance dans la campagne qui s'ouvre. Le centre gauche s'agite. Qui le mène ? Est-ce Laboulaye, est-ce Dufaure, serait-ce Broglie ? Toujours est-il que nous avons vu reparaître à l'horizon parlementaire, ce vieux problème de la conjonction des centres, qui fut la pierre philosophale de tant d'hommes d'Etat. Pour avoir essayé d'enfourcher cette chimère, M. Thiers s'est trouvé un beau matin assis entre deux centres, et cependant M. Thiers était un malin, s'il en fut. Quel est le politicien, aujourd'hui, qui pourrait se dire héritier de sa finesse, de sa souplesse, de son flair dans les petites combinaisons parlementaires. Ce n'est ni Dufaure avec sa raideur, ni Broglie avec son impopularité, ni Laboulaye avec son encrier. La conjonction des centres est donc un pur mirage, comme elle le fut toujours, et les aigrefins qui pensent établir une action gouvernementale sur cette base fragile, feraient aussi bien de se lancer à la recherche de la quadrature du cercle. Et pourtant, il est indéniable qu'un certain mouvement de réaction ou de résistance se produit dans le Sénat. L'agitation cléricale, habilement exploitée, la question Blanqui, perfidement envenimée, paraissent avoir im-

pressionné quelques sénateurs assez timides, quelques libéraux assez timorés pour donner dans le « pont » de la persécution religieuse, ou dans la « revanche » de la Commune. Sur ce dernier point, l'accord sera vite fait. Blanqui sera invalidé, comme la loi l'exige, et les intransigeants Bordelais, mâtinés de bonapartisme, auront à comprendre que la première condition pour avoir un député élu, est de choisir un éligible. L'autre histoire est plus délicate, car là nous avons à faire à de fins matois, et nous ne voyons pas sans chagrin des libéraux, comme M. Bardoux, par exemple, renier toutes les traditions de notre politique nationale pour se faire le caudataire des congrégations rebelles. Cependant, le fait existe : nous allons voir, à la Chambre comme au Sénat, des orateurs qui se réclament de la Révolution de 89, rompre des lances en l'honneur de ces mêmes Jésuites qui ne trouvaient grâce ni devant Henri IV, ni devant Louis XV, ni devant Charles X, ni devant le pape Clément XIV. MM. Dufaure, Laboulaye, Bérenger, Bardoux et Cie, plus papistes qu'un pape, moins gallicans que tous nos rois très-chrétiens... C'est roide ! Que faut-il faire pour vaincre cette résistance inattendue, pour ramener à des idées plus saines et plus viriles ces républicains singuliers, qui ne craignent point de se suspendre aux basques de la redingote de M. Chesnelong et de l'habit de M. Lucien Brun ? Nous croyons qu'il dépend du Cabinet d'espérer cette conversion nécessaire par une attitude nette et résolue, par des déclarations fermes et précises, qui n'admettent ni ambiguïté ni reculade. En quelques mots, il est facile de faire évanouir le fantôme de la persécution religieuse qui semble hanter le cerveau de certains libéraux platoniques.

En quelques mots également, il est facile de mettre ces esprits timides en demeure de prendre parti pour les doctrines du *Syllabus* ou les principes de 89. — Rome ou la France, le *Gesu* ou l'Etat, choisissez ! Si devant cette affirmation carrée, si devant ce dilemme inexorable, la majorité du Sénat tourne au *Syllabus* et prend le chemin de Rome, hélas ! le Sénat sera jugé, et le Congrès de 1880 se chargera de l'exécution. Mais nous avons la conviction que les hommes du centre gauche y regarderont à deux fois, avant de changer de patrie.

JACQUES BARBIER.

LE DROIT D'ASSOCIATION

Le Conseil général de la Seine n'entend pas qu'on le devance sur le chemin des réformes trop longtemps ajournées sous prétexte de ne pas ébranler les institutions nouvelles. Adoptant le vœu présenté par M. Henri Maret, il a été d'avis que les entraves apportées par la législation ancienne au droit d'association doivent disparaître complètement. A bas les articles 291 et 294 du Code pénal ! A bas la loi du 10 Avril 1834, celles du 6 juin 1868, du 14 mars 1872, et le décret du 25 mars 1852 ! Voilà qui est clair et net, et qui peut nous conduire en droite ligne au régime américain. Sommes-nous mûrs pour ce régime ? *That is the question.* Mais ledit Conseil général de la Seine, sur la proposition de M. Castagnary, a déclaré en même temps que les congrégations et communautés religieuses doivent être exceptées du bénéfice de l'abrogation demandée à nos législateurs. Ceci n'est pas conforme au régime américain, et encore moins à cette égalité démocratique qu'invoquent sans cesse les adversaires des privilèges cléricaux. S'il doit être permis à un groupe de toqués de se constituer en club d'abrutis ou en académie de mirlitons, on ne saurait empêcher les illuminés d'une religion quelconque de former une chapelle à part et de s'imposer

des devoirs particuliers et des pratiques spéciales. Dès que l'on admet un chapitre des exceptions, on ouvre la porte à l'arbitraire, et on retombe dans le système des catégories plus ou moins dignes de la tolérance officielle. Ce n'est pas sans surprise, que nous voyons des maîtres de la presse libérale donner leur approbation à la théorie quelque peu fantaisiste de la majorité du Conseil général de la Seine. Cette théorie, mise à nu, ressemble fort au système des restrictions, propre aux gouvernements absolus. Les arguments, que l'on fait valoir pour proscrire les congrégations et les communautés religieuses, ont, en effet, un parfum sensible d'ostracisme. On objecte que les membres, inféodés à un ordre religieux, ne ressemblent pas au commun des citoyens, qu'ils s'astreignent à une obéissance passive envers leurs chefs, qu'ils se vouent à des intérêts contraires à ceux de l'Etat, et que, se mettant pour ainsi dire hors de la patrie, il serait injuste de ne pas les mettre hors de la loi commune. Mais on peut tenir ce langage à propos de toutes les associations qui se proposent un but social, et cherchent à exercer une influence active sur l'humanité. Les franc-maçons pourraient être frappés de suspicion à leur tour. Il ne serait pas besoin d'une investigation bien laborieuse, pour découvrir dans leurs statuts, leurs cérémonies et agissements divers, quelques particularités qui les fassent classer en dehors des associations ordinaires. Que nous importe que les jésuites se donnent la discipline, et que les capucins marchent avec des sandales ? Puisque cela leur fait plaisir et leur donne espoir dans le bonheur de l'autre monde, grand bien leur fasse ! Si les jésuites et les capucins faisaient leurs vingt-huit jours et payaient patente comme les simples épiciers, si dans leur enseignement et leurs sermons ils se montraient respectueux de la loi civile et des droits de l'Etat, le régime de la liberté absolue étant proclamé, il serait absurde de vouloir leur défendre de former des communautés et de vivre à leur guise. Exiger d'eux, dans ce cas, autre chose que l'observation des lois, et la participation aux charges qui pèsent sur le vulgaire civil, ce serait user des procédés exclusifs qui nous ont fait haïr les monarchies. Aussi le double vote contradictoire du Conseil général de la Seine est une maladresse, dont les défenseurs

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

UN PAYS CHARMANT

Guide du Voyageur en Russie

A la Frontière

Le voyageur courageux qui, par ce temps de nihilisme et de haute police, aurait la fantaisie de visiter la sainte Russie, commencera par trouver à la frontière une armée de douaniers fortement disciplinée qui lui fera subir les opérations suivantes :
1° Exhibition du passeport, naturellement, et examen dudit pendant vingt quatre heures, à seule fin de s'assurer qu'il ne sort pas d'une imprimerie nihiliste ;
2° Dénudement complet, retournement des poches, et recherches minutieuses dans toutes les doubles des vêtements qui pourraient contenir des papiers compromettants. — Les habits ne sont pas recousus ;
3° Purgation et émétiques violents destinés à faire rendre, soit par en haut, soit par en bas, les

proclamations factieuses ou les programmes révolutionnaires que le voyageur aurait eu la ruse d'avalier. — Un docteur spécial est attaché à l'examen des déjections.

Après ces petites précautions, le voyageur aura la liberté de pénétrer dans l'empire moscovite, sous la surveillance de quinze agents de police et de trente gendarmes.

Au Chemin de fer

En arrivant à la gare du chemin de fer de Pétersbourg, le voyageur se heurtera contre vingt-cinq batteries d'artillerie rangées en bataille, et appuyées de trente mille hommes d'infanterie et de cinq mille cavaliers. Ces forces considérables ont pour objet d'assurer la circulation dans les salles d'attente et de surveiller le service des marchandises. Avant de pénétrer jusqu'au guichet, le voyageur aura à passer devant quarante-cinq sentinelles qui lui croiseront la baïonnette sur la poitrine en lui demandant le mot d'ordre. Si le voyageur, instruit par le commissaire de la gare, peut sortir sain et sauf de cette épreuve et gagner le guichet où l'on prend les billets, il aura à répondre au petit interrogatoire que voici :
— Où allez-vous ?
— A Saint-Petersbourg.
— Pourquoi faire ?
— Pour me promener.
— Où voulez-vous vous promener ?
— Un peu partout.

— Ce n'est pas une réponse.
— Je ne puis pas vous en faire d'autres.
— Tâchez d'être plus circonspect ou je vous fais empoigner.
— Alors, je me promènerai où il vous plaira.
— De quel pays êtes-vous ?
— Je suis Français.
— Connaissez-vous Gambetta ?
— Je le connais de nom, seulement.
— Tant mieux pour vous, car c'est une connaissance qui vous enverrait plus loin que vous ne pensez.
— Je ne croyais pas cependant...
— Assez de raisonnements. Avouez que les républicains sont de la canaille...
— Mais...
— Avouez, vous dis-je, ou j'appelle les co-saques.
— J'avoue tout ce que vous voudrez...
— A la bonne heure... Donnez votre argent, voilà votre billet et tâchez de vous conduire prudemment ou sinon...

A Saint-Petersbourg

Après avoir parcouru quatre ou cinq cents kilomètres sur des rails bordés de sentinelles, en guise de poteaux télégraphiques, le voyageur finira par arriver dans la capitale de toutes les Russies... Là, le premier être humain qu'il rencontrera sera un gendarme, le second, un autre gendarme, le troisième, un autre gendarme, et ainsi de suite. La population de Saint-Petersbourg est composée de telle façon aujourd'hui, que sur dix habitants il

y a neuf gendarmes préposés à la surveillance du dixième.
En sortant du train pour se diriger vers un hôtel, le voyageur pourra lire sur toutes les murailles des ordonnances ainsi conçues :
— Défense de se promener plus de deux personnes ensemble sur le même trottoir.
— Tout groupe ou rassemblement de trois personnes sera dispersé par la force armée...
— Par exception, les femmes enceintes ne seront pas considérées comme un groupe et pourront se promener avec leur mari, après avoir dûment fait constater leur état par l'autorité.
— Défense de parler haut dans la rue, de façon à éviter des tumultes dangereux pour la sécurité publique.
— Défense, également, de se moucher trop bruyamment... Les gens enrhumés du cerveau devront en faire la déclaration à la police et obtenir une autorisation spéciale.
— Défense de mettre les mains dans ses poches, geste pouvant servir à quelque mauvais dessein.
— Défense de porter des lunettes, afin que toute personne puisse être dévisagée commodément par les agents inspecteurs.
Les myopes pourront se faire accompagner d'un chien préalablement muselé...
— Défense enfin de s'approcher à plus de vingt-cinq pas d'un officier ou d'un fonctionnaire quelconque en uniforme.
Quand un officier ou un fonctionnaire montera

de la réaction sont joyeux de s'emparer, pour établir que la démocratie conduira tôt ou tard le pays à un despotisme révoltant.

Soyons assez forts et assez conséquents avec nous-mêmes pour inaugurer toute la liberté, ou supportons, en matière d'association, une réglementation éclairée, nécessaire pour protéger l'indépendance de l'Etat et celle des citoyens.

Il n'y a pas de pire profanation de la liberté, que les violences proposées en son nom.

SANS BOUSSOLE

La session des Conseils généraux a pris fin sans incident remarquable. A part quelques gros mots, restés inédits, qu'ont échangés entre eux le préfet des Alpes-Maritimes et un baron député de l'endroit, les délibérations départementales ont eu lieu partout avec un calme relatif.

Le parti clérical a bien essayé de faire du bruit, en provoquant, là même où il n'était pas en nombre, l'émission de vœux hostiles aux projets de loi Jules Ferry. Il a enlevé une trentaine de déclarations prétentieuses, qui ne sont pas du tout des billets doux à l'adresse du ministre de l'instruction publique et de ses collègues. Mais il n'y a eu de prise de cheveux nulle part, et les amateurs de tapage sont quelque peu désappointés de leur campagne ratée.

Ce qui a le plus frappé le public dans ces discussions politico-religieuses, dont le gouvernement faisait en réalité tous les frais, c'est l'attitude que les préfets ont prise à leur rencontre. Celui-ci leur a opposé son veto; celui-là les a encouragés; cet autre n'a pas desserré les dents, et s'est renfermé dans un mutisme qui avait l'air de dire : ça ne me regarde pas !

Il s'agissait pourtant d'une question qui intéresse au plus haut degré les destinées de la République, et il nous semble impossible que l'on ne se soit pas préoccupé d'avance, en haut lieu, de l'accueil que les représentants du gouvernement en province devaient faire à la tentative d'intimidation de MM. les clérico-monarchistes.

Les vœux adressés à la Chambre par les Conseils généraux, pour le rejet des projets de loi Ferry, sont d'ordre politique ou ils ne le sont pas. Le Cabinet doit avoir là-dessus une opinion bien nette. Le temps moral ne lui a pas manqué pour s'éclairer, avant que les Conseils généraux eussent à examiner eux-mêmes les limites de leur compétence en matière de protestation. Il ne peut invoquer, certes, pour excuse, que ses ennemis l'ont pris au dépourvu.

Alors, pourquoi a-t-il laissé ses préfets sans instructions, ou si ces instructions ont été données, pourquoi ont-elles été si peu précises ? N'est-il pas d'un effet déplorable, que les interprètes de la pensée du gouvernement, dans une question de légalité dont celui-ci est souverain juge, émettent des avis en sens inverse ou n'en émettent d'aucune façon ?

— Je demande la question préalable, dit le préfet n° 1, contre le vœu proposé par M. Sainte-Clarinet ; il est illégal.

en omnibus, les autres voyageurs seront tenus de céder la place et de descendre immédiatement, sous peine de dix roubles d'amende.

— La moindre résistance provoquerait l'arrestation du délinquant.

Chaque fois qu'un individu sera arrêté, tous les passants devront prêter main-forte à la police, sous peine d'être arrêtés eux-mêmes...

A l'Hôtel

Si le voyageur peut passer sans encombre au milieu de toutes ces ordonnances et arriver à son hôtel, il sera tenu d'inscrire sur le registre, indépendamment de ses nom et prénoms : son signalement, son âge, sa qualité de célibataire ou de marié, le nombre de ses enfants et la couleur des cheveux de sa femme.

Ensuite on procédera à une nouvelle vérification de ses bagages en présence d'un commissaire qui aura soin de lui enlever comme armes prohibées : ses rasoirs, son canif, son couteau à papier et sa lime à ongles.

Si le voyageur est puissamment recommandé et se trouve porteur de références sérieuses, on pourra, par faveur spéciale, lui laisser son cure-dents.

Le voyageur devra manger à table d'hôte à l'heure réglementaire : sous aucun prétexte, il ne lui sera permis de déjeuner ou de dîner dans sa chambre, afin d'éviter les conciliabules ou les complots qui pourraient naître d'un tête-à-tête avec le garçon.

Toute conversation à table d'hôte est rigoureusement interdite.

— Je ne vois aucun inconvénient, dit le préfet n° 2, à la prise en considération du vœu proposé par M. de Turlututu ; il ne saurait engager la Chambre.

— Faites comme vous voudrez, dit le préfet n° 3 ; délibérez ou ne délibérez pas sur le vœu proposé par M. de Vieille-Chapelle ; je me désintéresse de la cause.

Nous ne croyons pas que le gouvernement de la République gagne du prestige auprès des populations, en se montrant si peu d'accord avec lui-même dans sa manière de juger les attributions des assemblées départementales.

Il ne faudrait pas que, dans ces assemblées, à propos d'un conflit quelconque, les préfets continuassent d'opiner du bonnet avec le même ensemble, pour que la cour du roi Pétaud, comparée à l'administration de MM. Waddington, Lepère et Cie, ne devint point un objet d'envie.

La cacophonie dont nous nous plaignons aurait une moindre importance, si nos ministres actuels avaient fait preuve plus souvent d'une direction sûre et d'une volonté parfaitement déterminée. Hélas ! c'est un indice de plus des hésitations, des imprévoyances, des faiblesses, auxquelles le premier cabinet de M. Grévy semble fatalement condamné.

Il nous gouverne sans but et sans boussole.

Le fait est pénible à constater.

Il serait imprudent de le passer sous silence, et d'autoriser nos honorables Excellences, à croire que le pays les tient pour d'irréprochables serviteurs de la République.

Le pays est rassasié de la politique au jour le jour, et des postillons d'Etat qui semblent toujours chercher leur chemin.

LES GRÈVES

La situation est aussi tendue, les dissentiments aussi aigus que jamais entre ouvriers et patrons.

Et plus nous irons, plus le conflit prendra un caractère irritant ; déjà les rapports des chambres syndicales tournent à l'aigre, les récriminations deviennent plus violentes et plus acerbes. Où cela aboutira-t-il si l'on n'en arrive pas à une transaction plus que jamais nécessaire et indispensable ?

En droit strict, les ouvriers ont raison, puisque les tarifs qu'ils réclament furent discutés et consentis d'un commun accord. Il s'agit donc d'un contrat bi-latéral que l'une des parties ne saurait briser de son plein gré.

Mais, d'autre part, connaissez-vous le moyen d'obliger un industriel à fabriquer des étoffes, s'il ne le veut pas ?

Connaissez-vous le moyen de le contraindre à payer des façons à un prix de..., s'il préfère fermer boutique ?

De quel côté que l'on examine le problème, l'unique solution possible est l'adoption d'un *modus vivendi* au moins provisoire, une sorte de partage du gâteau, comme cela se pratique dans toutes les mauvaises affaires, où il y a toujours une moyenne à chercher et à prendre.

Car, nous ne cessons de le répéter, plus la lutte se prolonge, plus les effets en sont déplorables, puisque des milliers d'existences se trouvent en cause.

Un agent de police est chargé, d'ailleurs, de veiller à ce qu'aucune propagande révolutionnaire ne puisse avoir lieu dans les établissements publics.

Les gestes inconsidérés sont également interdits, à cause de leur signification subversive. Ainsi le renversement d'une salière pourrait vous conduire en Sibérie.

Le voyageur sera obligé de rentrer, de se coucher et de dormir, à l'heure fixée par les règlements affichés chaque jour, dans le vestibule de l'hôtel, sous peine de passer la nuit au poste voisin.

Aucune correspondance, aucune lettre ne pourra être reçue ou expédiée par le voyageur, sans avoir passé sous l'œil vigilant de la police impériale.

L'accès des hôtels étant interdit aux médecins, suspects de tendances révolutionnaires, les voyageurs malades seront transportés d'office dans les hôpitaux militaires pour y être soignés et guéris disciplinairement.

En Famille

Dans le cas où le voyageur aurait quelque personne de connaissance à visiter, il ne s'étonnera pas de voir sur la porte de la maison, un écriteau contenant les noms, prénoms, professions et âges de tous les locataires.

Il se gardera bien de demander des explications au concierge sur cette agréable inquisition, car le concierge, transformé en agent de police, le saisirait immédiatement au collet pour cause de curiosité et d'indiscrétion.

Il ne faut pas se faire d'illusions, en effet : les premières victimes, les plus intéressantes victimes de ce chômage forcé, ce sont les ouvriers eux-mêmes.

Nous voyons bien les colonnes de nos journaux populaires remplies de listes de donations et de souscriptions volontaires... Mais additionnez tout cela et vous verrez que le total d'une semaine arrive à peine à suffire aux nécessités d'un jour.

Quant aux proclamations, aux discussions, aux polémiques, c'est très-joli, mais hélas ! cela ne remplit guère l'estomac.

Et nous sommes tenté de tenir aux orateurs de l'un et de l'autre parti, le langage du bonhomme Chrysale :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Les lecteurs de la Renaissance n'ont certainement pas perdu le souvenir de plusieurs fantaisies rimées, où la satire politique s'unissait à un délicat instinct littéraire.

L'auteur de ces épigrammes, finement aiguës, dont nous avons eu la bonne fortune de faire connaissance pendant notre séjour à Vienne, vient de mourir récemment, en pleine éclosion de jeunesse et de talent.

Nous ne saurions laisser passer cette fin prématurée, sans offrir le tribut de nos regrets les plus sincères à la mémoire de ce collaborateur sympathique, qui présentait l'alliance trop rare d'un charmant esprit et d'un excellent cœur.

J. C.

FEUILLES VOLANTES

Le général Cornat, commandant le 4^e corps d'armée au Mans, envoie son fils faire ses classes chez les jésuites. Il a cela de commun avec plusieurs de ses collègues et un grand nombre de hauts fonctionnaires de l'Etat.

Le fait n'a rien d'extraordinaire. Les jésuites sont d'habiles stratèges, de rusés diplomates, de fins compères, en un mot.

Il est naturel que les fils de famille, qui aspirent à jouer un rôle dans le monde, aillent leur demander une instruction *ad hoc*.

Ce qui est moins normal, c'est que le général Cornat fasse accompagner, à la promenade à cheval, son fils en costume de collégiens des révérends pères, par un ordonnance en vrai costume de soldat.

Depuis quand l'uniforme militaire français doit-il servir de livrée et de réclame, au profit des établissements cléricaux ?

Le racolement des signatures, par les porteurs de protestations contre les projets de loi Ferry, va bon train.

On a imaginé tant de trucs pour faire capituler les récalcitrants et surprendre la bonne foi des intraitables, que personne n'est plus sûr de n'être pas enrôlé dans le million des pères de famille chrétiens.

A Bordeaux, tous les individus, qui avaient déposé leur paraphe sur une feuille volante, pour témoigner à la famille d'un défunt leurs sentiments de condoléance, se sont trouvés avoir signé une pétition en faveur des jésuites.

Pareil tour a dû être joué à des députés de la Gauche, connus comme libres-penseurs.

Voici donc l'incident qui ne peut manquer d'égarer la Chambre, dans l'une de ses prochaines séances :

M. Madier de Montjau. — Je m'étonne que les jésuites, expulsés tour à tour de l'Europe par des rois très-catholiques, soient défendus ici....

Lorsqu'après avoir échappé à ce premier danger, le voyageur aura pénétré dans le domicile de ses amis, il recevra le charmant accueil que voici :

- Hé bien, vous ne me reconnaissez pas ?
- Non, il est dangereux de connaître quelqu'un.
- Vous ne me tendez pas la main ?
- Tous les gestes sont compromettants.
- Alors comment va votre santé ?
- Elle ne va ni bien, ni mal.
- Savez-vous que votre ville n'est pas gaie ?
- Taisez-vous, malheureux, vous voulez donc me faire arrêter !
- Comment, on arrête pour une phrase inoffensive ?
- On arrête pour un mot, on arrête pour un adjectif ou un adverbe. Dans la maison, nous n'osons plus nous dire ni bonjour, ni bonsoir, par crainte que ce soit mal interprété.
- Mais, qui vous écouterait ?
- Personne et tout le monde : nos voisins, nos amis, nos parents, nos enfants même. Et qui sait si vous même n'êtes pas un espion ?
- Bien obligé. Dans ce cas je me sauve...
- Oui, c'est ce que vous avez de mieux à faire, car le concierge doit trouver que vous restez longtemps.
- Ah ! le concierge ?...
- Parfaitement, il y a un temps réglementaire pour les visites : quinze minutes au plus... Grand Dieu ! la pendule en marque seize, filez-vite ou je suis perdu !

M. le baron Roissard de Bellet. — m'étonne bien plus que mon honorable légue, ayant signé lui-même une protestation en faveur des jésuites, vienne à cette tribune....

M. Madier de Montjau. — Vous me lorniez !

M. le baron Roissard de Bellet. — que votre mémoire vous trompe. Voici le ginal même de votre signature !

Tableau ! ! ! ! !

Il est question de supprimer le Bulletin français, le Bulletin des Communes, et réduire le Journal Officiel à une simple compilation des actes du gouvernement des débats parlementaires.

Les services, rendus au public par deux sous-sous officiels, sont trop comptés pour que la commission, chargée de faire une enquête sur leur passé, hésite un instant à déclarer que leur publication pas le sens commun et grève abusivement le budget du ministère de l'intérieur.

Quant à l'organe infallible, destiné donner tous les matins des nouvelles de la machine gouvernementale, on le bien de le débarasser de la queue d'annonces qui fait un piteux cortège au défilé des décrets, discours, messages, et autres documents dignes de respect.

Un exemple, pour montrer le ridicule de cette annexe aux proportions encombrantes. Vous ouvrez un volume de l'Officiel, vous cherchez le discours prononcé, le dernier à la Chambre, par un député va compatriote. Avant de tomber sur la page en question, vos yeux se heurtent cent fois contre les « capsules Mottet » et le « gu du Pérou. »

Quel apéritif, pour savourer l'éloquence de votre honoré concitoyen !

La rentrée de la Chambre s'annonce sous d'heureux auspices.

Dès le début, nous aurons une interpellation de M. Paul de Cassagnac.

L'insulteur permanent de la République et de tous les hommes en vue du parti républicain demandera raison au gouvernement de la publication d'une brochure irréligieuse *A bas la Calotte!* laissée sans poursuite.

Le député de Condom tient à remplacer tout seul la commission du colportage, et transformer la tribune parlementaire en chaire d'excommunication.

Il y a, ce nous semble, en France, assez de commissaires de police et de substituts pour requérir contre les publications « m saines ».

S'il prenait fantaisie à un député radical d'imiter M. Paul de Cassagnac et d'interrompre le gouvernement, sur les ordures de l'étalage impunément tous les jours dans Pays, où irions-nous ?

Nous souhaitons toutefois que M. Paul Cassagnac tienne parole.

Il ne manque à sa gloire que de devenir mou...squetaire des jésuites.

Les projets de loi Ferry sont, paraît-il, bien malades.

Plusieurs de nos confrères, pas trop malveillants à leur égard, répandent la nouvelle qu'ils sont abandonnés de l'Académie de médecine.

Les médecins sont les sénateurs, et ces vantissimes docteurs de la politique auraient d'ores et déjà prononcé, sinon l'arrêt de mort, du moins l'amputation des infortunés patients, que M. le ministre de l'instruction publique soigne de son mieux, — sans ausculter ni les entendre un tantinet.

Par bonheur, on a vu souvent des malades obliger leur médecin à changer promptement d'opinion à leur égard !

Au Spectacle

Le voyageur désireux d'aller au spectacle devra être nanti d'une double autorisation du chef de police et du gouverneur militaire.

Une fois dans la salle et assis à sa place, le voyageur ne pourra donner aucune marque d'approbation ou de désapprobation.

Il lui est interdit de pleurer, de rire, d'éternuer ou de cracher, tous ces bruits pouvant être considérés comme des signaux révolutionnaires.

Il est non moins interdit de sortir pendant l'entr'acte et de partir avant la fin du spectacle pour ne pas occasionner de tumulte ou de désordre.

Dans le cas où le feu prendrait au théâtre, le voyageur devra attendre patiemment que l'incendie soit éteint.

EPILOGUE

Après deux ou trois semaines d'un séjour au rempli d'imprévu que d'agrément, le voyageur pourra résumer comme suit ses impressions de voyage :

« Il y a deux choses à voir en Russie : la police et le knout. »

Mais que penser des amis imprudents qui colportent la mauvaise nouvelle?... Ne vaudrait-il pas mieux éclairer les médecins eux mêmes.

Par ce temps de cléricisme, de Blanquisme, de jésuitisme et de fanatisme de tous genres, un aqua-fortiste et dessinateur lyonnais, bien connu, M. Forest-Fleury, a conçu l'idée originale de lancer une Revue artistique, sous le titre de *l'Art à Lyon et en province*.

Cette publication hebdomadaire, du prix modique de 25 centimes, a pour but, non-seulement d'initier le lecteur, par le burin ou par la plume, aux œuvres et aux monuments trop peu connus de nos provinces, mais encore et surtout d'être une sorte de cours familier et technique d'éducation artistique.

A ce double titre, nous sommés convaincu que, grâce au talent et à la compétence spéciale de M. Forest-Fleury, *l'Art à Lyon et en province* trouvera un accueil empressé parmi les gens fort nombreux, qui ne se nourrissent pas exclusivement des discussions et des polémiques parlementaires, — lesquelles sont souvent si peu artistiques!

Aussi n'est-ce qu'une formalité, que de souhaiter la bienvenue et le succès à notre nouveau confrère.

Vingt Millions pour rien

Nous avons promis la semaine dernière de donner le secret de la pierre philosophale qui permettrait à la ville de Lyon de se procurer dix-huit à vingt millions, sans qu'il en coûtât un centime aux contribuables.

C'est là ce qu'on peut appeler un secret de Polichinelle.

Il ne s'agit, en somme, que de savoir profiter intelligemment du crédit d'une cité comme la nôtre et de prendre exemple sur les autres villes qui n'offrent ni plus de sécurité ni plus de garanties.

Ces exemples sont nombreux, mais, pour ne pas aller trop loin, contentons-nous de citer Paris, Marseille et Bruxelles.

La ville de Paris a tous ses emprunts capitalisés actuellement à moins de 3 0/0.

Prenez pour type l'emprunt de 1871 : il vaut 404. Ces 404 francs rendent au porteur 12 francs, moins l'impôt, soit : 11 francs de revenu pour 400 francs de capital.

Marseille est à peu près dans le même cas. Bruxelles offre aux prêteurs 3 0/0 de rente, et il est probable que les prêteurs ne manqueront pas.

Pourquoi Lyon ne jouirait-il pas des mêmes avantages?

Sa situation financière est-elle moins florissante que celle de Paris, de Marseille et de Bruxelles?

C'est le contraire qui serait vrai.

Notre dette en chiffres ronds s'élève à 80 millions, pour lesquels nous payons 3 0/0 de rente, soit 4 millions par an.

Convertissez ces 80 millions en 100 millions au denier trois, et le service de votre dette n'exigera que 3 millions.

C'est-à-dire que Lyon peut rembourser tous ses créanciers au pair, et avoir un bénéfice disponible de 20 millions, sans augmenter d'un centime les charges de son budget, — que dis-je! en les diminuant même!

Il y a les tirages au sort, dira-t-on, les lots de cent mille francs, de cinquante mille francs et de dix mille francs...

Fort bien, mais tout cela se calcule, tout cela se chiffre, et nous maintenons que, passé partout, comme on dit, déduction faite de toutes les charges, de toutes les commissions, de tous les droits, la ville de Lyon peut retrouver largement un écart de 20 millions qui lui permettrait de faire face aux améliorations et aux créations indispensables dont nous avons parlé : un lycée, un pont Morand, une préfecture dans Lyon.

Que faut-il pour cela, que faut-il pour arriver à cette copieuse vendange de 20 millions pour rien?

Il faut simplement s'entendre avec une grande maison de banque, comme on en trouve sans peine, laquelle vous apportera vos 18 ou 20 millions sur un plat, en vous remerciant, par surcroît, de l'excellente affaire que vous lui aurez procurée.

Car enfin l'évidence est là, les maisons de crédit regorgent de numéraire à 1 1/2 et 2 0/0, et la Banque a deux milliards

improductifs qui croupissent dans ses caves!... Ne serait-ce pas le cas pour une administration intelligente de profiter de cette abondance de capitaux pour liquider sa situation et se créer des ressources nouvelles?

Lorsqu'il n'y a qu'à tendre la main pour cueillir des milliards, avouez qu'il serait par trop bête de la garder dans sa poche.

Nous osons espérer que nos conseillers municipaux voudront bien diriger leurs lumières sur une opération aussi avantageuse... Ce serait une excellente occasion pour eux de relever un prestige singulièrement compromis.

Autour des Ecoles

M. Jules Ferry, chargé de la direction de l'enseignement national, ne veut plus du concours des Révérends Pères. Leur façon d'éduquer la jeunesse, *ad majorem Dei gloriam*, ne lui dit rien qui vaille pour l'avenir de nos institutions et de la société civile. Ce n'est pas nous qui nous plaindrions de son utile entreprise.

Mais, pour que l'enseignement donne à la France des générations bien trempées, il ne suffit pas de faire fermer boutique aux marchands de prose sacrée et de physique orthodoxe. L'important est de rendre l'enseignement de l'Etat lui-même, rationnel, sérieux, efficace.

Medice, cura te ipsum, dit le rudiment. Or, il y a pas mal d'abus et d'inepties à corriger dans la vénérable Université, dont M. Jules Ferry est le grand-maître!

Nous avons signalé déjà un vice d'organisation des classes dans les lycées des grandes villes : le trop grand nombre d'élèves confiés à un même professeur. Nous y revenons, convaincu de servir l'intérêt des études et des familles.

Il y a au lycée de X... de Y..., etc., des classes qui sont composées de plus de cinquante élèves. On devine tout de suite les conséquences de cet encombrement : les professeurs ont beaucoup de peine à maintenir l'ordre nécessaire ; les jeunes gens ne reçoivent pas de leur part des soins particuliers suffisants. Ce ne sont pas des classes, où maître et écoliers travaillent ensemble, mais des étouffoirs où les uns et les autres ne sont pas à l'aise et fatiguent leur intelligence en pure perte.

Dans une classe ainsi composée, le professeur met trois mois au moins pour faire la connaissance intime de tous ses jeunes auditeurs. Au bout de l'an, il ne les distingue quelquefois pas tous par leur nom. Parmi eux, il en discerne une douzaine sur lesquels il porte toute son attention. Il leur indique des exercices particuliers, il corrige toutes leurs copies, et les interroge avec une régularité soutenue. Quant aux autres, *turpe pecus*, ils ont le droit d'écouter, voire de dormir jusqu'à la limite du règlement.

Il arrive, par suite de ce trop grand nombre d'écoliers entassés dans une classe, qu'un jeune homme, intelligent, studieux, s'irrite de ses efforts inutiles, et se résigne, par découragement, à passer dans la bande des délaissés. Ne pouvant demander des explications particulières, il perd peu à peu haleine et se trouve hors d'état de suivre ses camarades, mieux doués de la nature. Il n'ira pas jusqu'à la troisième leçon, sans plier bagages et battre en retraite, c'est-à-dire sans jeter la plume après le papier, si par hasard il se trouve relégué dans un coin, d'où il ne peut rien apercevoir de ce qui est démontré au tableau. Ce cas, il faut l'avouer, n'est pas imaginaire.

Sur une classe de cinquante élèves, que le professeur ne peut surveiller jour par jour, pour se rendre compte des efforts et des progrès de chacun, que deviennent les trente-cinq qui ne sont pas de force, au début, à marcher de front avec les quinze premiers de la colonne?

Ces trente-cinq forment une queue ; une queue de fruits secs ou de cancrecs, pour parler le langage classique.

Les parents n'en payent, ni plus ni moins, les trimestres échus, et quand ils s'adressent au fournisseur pour avoir des nouvelles, on leur dore la pilule avec ces phrases stéréotypées : « Travail insuffisant. Progrès peu sensibles. L'intelligence, toutefois, ne manque pas. Avec des répétitions, on pourrait rattraper le temps perdu. »

Vous vous rappelez le temps des diligences. A un relais, on entrait dans une salle de garçottier pour se restaurer. Il y avait table mise pour 3 ou 4 voyageurs : on était une vingtaine. On se partageait tant bien que mal la maigre pitance, mais il n'y avait pas de rabais sur la carte à payer. Il suffisait de toucher à un os de gigot, pour avoir à payer le prix fixe de 3 fr. 50 par tête.

Les choses se passent de même au lycée. Au réfectoire, votre fils touche sa ration légitime. En classe, ses camarades prennent tout et lui n'a rien. Que voulez-vous, le professeur ne peut pas se partager en cinquante morceaux? N'importe, votre fils a rongé un os de géométrie : vous n'aurez pas un liard de moins à payer sur le prix de la pension. C'est toujours 900 fr. que vous devrez à l'économie.

Après ça, si vous n'êtes pas content, vous pourrez donner 50 fr. de plus par mois, pour que votre fils reçoive à part, de temps à autre, quelques airs de serinette, qui l'empêchent de s'abrutir tout à fait.

Nous ne faisons pas une charge. Nous pourrions au besoin intercaler des noms propres dans nos alinéas, et donner des détails encore plus significatifs.

A qui pensent les inspecteurs généraux, les recteurs d'académie, qui sont témoins de ces tricheries universitaires et qui n'en réclament point la suppression?

N'est-ce pas tromper les pères de famille que de leur laisser croire que leurs enfants peuvent recevoir

les soins indispensables, dans des classes où le professeur a une besogne accablante et établit forcément des catégories privilégiées?

N'est-ce pas leururrer les espérances de l'Etat, que de lui livrer, bon an mal an, de propos délibéré, un millier de crétiens, qui, avec une instruction mieux entendue, auraient pu faire des médecins ou des avocats passables?

Etonnez-vous donc, si certaines familles frappent de préférence à la porte des établissements religieux, où les enfants sont assurés de recevoir des soins plus personnels!

Etonnez-vous donc, si des fonctionnaires publics, des membres de l'Université elle-même, vont demander aux Révérends-Pères une instruction plus impartiale, plus efficace, plus sérieuse en un mot?

Imaginez une nourrice, qui, ne pouvant donner l'allaitement qu'à un nourrisson, en prendrait trois ou quatre pour toucher de bons mois. — Quelle indigne trafiquante!

Lorsque l'Université accumule des élèves dans une classe d'une manière ridicule, et ne leur donne qu'un professeur pour les enseigner, elle déchoit pareillement de son rôle. Ce n'est plus l'*alma parens*, mais une marchande de soupe.

L'Ère de la Décadence

L'année dernière, nous étions sous l'ère de prospérité manquée. L'avènement des couches sociales avait occasionné tout à coup la perturbation des saisons, le chômage de l'industrie, et la multiplication de tous les insectes nuisibles à l'agriculture.

Notre situation déplorable s'est encore aggravée. Plus la République dure, plus les calamités se ruent sur nous. Nous sommes passés maintenant sous l'ère de la décadence morale.

L'esprit de scepticisme, de négation, de révolte contre les legs moraux de nos pères, a fait une irruption effrayante et flétri complètement nos âmes. Tout s'en va : le mariage est tourné en dérision, le dévouement religieux est bafoué, l'art théâtral se vautre dans la fange, le sentiment militaire est perdu. On ne sait plus même faire des inscriptions ronflantes sur les tombes. Les incendies au pétrole nous amusent, et nous raffolons de « l'air des lampions. » A ces dernières marques, on reconnaît à peine en nous le peuple le plus spirituel de la terre.

Et la dégringolade n'est pas encore finie.

La République continuant de nous fournir des préfets, des juges, des maires, des gendarmes et des gardes-champêtre, nous glissons de plus en plus sur la pente fatale qui nous entraîne.

Avant un an, nous serons tombés au-dessous des Chinois et des Tartares.

Pour peu que l'artilleur de Woolwich tarde de venir raconter en cachette, à son ami Popaul, ses impressions de voyage, il trouvera la France si bas et les Français si abrutis, qu'il aura hâte de regagner le pays des Zoulovs et d'y chercher le placement de ses talents de prince.

En un mot, tout fait préjuger que, de chute en chute, nous atteindrons bientôt l'ère d'imbécillité et de sang, dont parle la légende.

Cet avertissement nous est donné par l'infaillible *Constitutionnel*, dont le « serpent de mer » a illustré la science prophétique.

Faut-il se voiler la face, ou éclater de rire?

Le mieux est de prendre en pitié les mauvais farceurs qui prennent plaisir à avilir leur pays, dans le but de satisfaire leurs rancunes politiques.

Ne sont-ils pas, ces farceurs, les premiers signes de la décadence... si décadence il y a?

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — *L'Africaine* est, pour un directeur, un des opéras les plus scabreux du répertoire. Par ses innombrables représentations et son colossal succès à Lyon, il est devenu un des mieux connus du public qui, se rappelant telle Sélina ou tel Vasco de Gama, s'est accoutumé à certaines interprétations et se montre toujours rigoureusement réservé en face d'une exécution nouvelle.

Pour peu que la claque ou des applaudissements maladroits ou intempestifs cherchent à forcer son opinion, cet excellent public est tout prêt à se fâcher sérieusement et à laisser retomber sa mauvaise humeur sur ceux qu'on prétend l'obliger à admirer, avant qu'il les ait entendus.

Des désagréments de ce genre faillirent arriver, lundi soir, à la reprise, si tard venue, du chef-d'œuvre de Meyerbeer, — reprise qui a été sauvée par un ensemble satisfaisant et que les nerfs de M. Stéphane et de M^{lle} Mézeray pouvaient compromettre tout à fait.

Passé pour M^{lle} Mézeray, une Sélina inférieure à la plupart de ses devancières, chanteuse sans prestige, de voix et de mérite fort ordinaires, très-mariée de rencontrer des auditeurs mal pénétrés de l'immense talent, qu'elle se suppose, ne sachant aucun gré aux spectateurs de la mansuétude avec laquelle ils acceptent de fréquents manques d'égards. Passe pour M^{lle} Mézeray, dont les attitudes et les monologues en scène sont tolérés avec une indulgence dont personne avant elle n'avait autant senti les effets, et à qui on épargne généreusement les marques trop vives de mécontentement qu'elle mériterait.

Mais, que M. Stéphane imite le contagieux et détestable exemple de sa camarade, se livre à des manifestations d'un goût douteux pour deux ou trois chuts mêlés aux bravos, voilà qui nous surprend de la part d'un artiste de sa valeur. Faut du tempérament, pas trop n'en faut. Un chanteur comme M. Stéphane devrait montrer plus de sûreté en lui et plus de sang-froid. Le meilleur moyen de confondre quelques mécontents est de continuer à bien chanter, d'essayer de se surpasser

même, et non pas de se laisser aller à témoigner visiblement du dépit, tant justifié soit-il. C'est ainsi qu'un artiste sérieux se distingue d'un cabotin.

Maintenant, hâtons-nous de dire que les rares chuts, ayant accueilli M. Stéphane, avaient tort. Ils s'adressaient au reste, à notre avis, à M^{lle} Mézeray plutôt qu'à notre ténor qui, d'un bout à l'autre du rôle de Vasco, a prouvé un très-grand talent. Son organe domine malaisément les chœurs du 1^{er} acte, c'est possible, mais est-ce uniquement aux coups de... voix qu'on reconnaît le mérite? Partout ailleurs, dans son air d'entrée et le duo du 4^e acte notamment, M. Stéphane a chanté avec ce charme, cette largeur de style, cette pureté de diction, ce sentiment de la phrase et des nuances qui priment de beaucoup pour les dilettanti, la sonorité ou la vigueur de certaines notes.

Le personnage de Nélusko a fourni à M. Delrat l'occasion d'un succès des plus vifs. Le rôle est un des meilleurs de notre baryton : sa grande et puissante voix s'y donne libre carrière. Ah! le jour où M. Delrat consentira à émettre la note plus franchement, à ne pas comprimer le son dans la gorge, à soigner son articulation toujours défectueuse, quel beau chanteur nous aurons!

Mais, M. Delrat, satisfait de l'ample moisson d'applaudissements qu'il récolte sans cesse, voudra-t-il jamais acquiescer ces indispensables qualités?

Un bon point à M^{lle} d'Erville (Inès), grâce à qui le final du 2^e acte, souvent sacrifié, d'intonation si délicate, n'a pas mal marché. M^{lle} d'Erville s'habitue à rester dans le ton et à assurer sa voix?

Les rôles secondaires sont bien tenus par MM. Echette, Planet et Cabannes, et les chœurs, sauf ceux du 3^e acte, d'une exécution difficile, se sont montrés très-satisfaisants.

Quant à l'orchestre, sous peine de blesser la modestie de son chef et de ses membres, il convient d'avouer que rarement dans *L'Africaine*, il a atteint ce degré de justesse, d'ensemble, de nuances et d'autorité.

Avant qu'il n'en soit plus temps, signalons vite au rédacteur des affiches l'abus des noms en vedette, qui menace de prendre de phénoménales proportions. D'abord, il s'est agi de M. Stéphane, ensuite de M^{lle} Luigini. Un beau jour est apparu celui de M. Delrat; enfin pour *L'Africaine*, M^{lle} Mézeray est venue rejoindre ses camarades.

Pourquoi M^{lle} Mézeray plutôt que M^{lle} d'Erville ou M^{lle} Bainville, qui ont dans leurs emplois autant de valeur que notre falcon?

Règle générale, — dès l'instant où un artiste appartient définitivement à la troupe, avec ou sans débuts, il n'y a plus aucune raison de mettre son nom en vedette. C'est une satisfaction d'amour-propre qu'il faut réserver aux artistes en représentations et encore faut-il la ménager. Vous verrez que l'année ne se finira pas, sans que nous voyions en vedette le nom de M. Flourat ou celui de M^{me} Beau.

Célestins. — Débuts et rentrées s'effectuent aux Célestins devant un public trop peu nombreux et trop indifférent. Les préoccupations politiques et industrielles excusent, il est vrai, dans une large mesure cette abstention. Mais cette indifférence regrettable pourrait devenir très-préjudiciable aux intérêts artistiques de notre seconde scène et aux intérêts de la direction nouvelle. Grâce à des salles peu garnies, au moyen des combinaisons de la claque dont la besogne ne sera guère ardue, la troupe de M. Mark est capable de passer tout entière, le bon avec le médiocre, le médiocre avec le pire, les valides avec les aveugles, les borgnes et les boiteux.

Et après? Après, on jouera devant les banquettes le reste de la saison. Puisque les spectateurs paraissent laisser carte blanche à la direction, c'est à celle-ci qu'il appartient de savoir éliminer à propos tel sujet dont les qualités lui sembleront inférieures à son emploi et de choisir elle-même sa troupe au fur et à mesure qu'elle se présentera.

Les réflexions qui précèdent ne s'appliquent évidemment ni à M. Dalbert, artiste de valeur à qui la note sentimentale manque peut être un peu, ni à M. Belliard qui sait quand il le veut bien, composer un rôle comme celui de Saladin dans *Montjoie* et qui, nous l'espérons, se privera cette année de laisser tomber son talent dans la charge, ni à M. Paul Didier, acteur consciencieux, comique de bon aloi, ni à M^{me} Leriche, soubrette intelligente, diant et jouant juste, ni à M^{lle} Montbazou, ayant pour elle la jeunesse, le physique, l'organe, le charme et sur les progrès de qui nous comptons, au point de vue de l'articulation et du débit.

Nous passerons même sur les rentrées heureuses de M^{me} Verteuil, si elle consent à l'avenir à mieux apprendre ses rôles; et à bredouiller moins souvent, et de M^{me} Abit, dont les droits — à l'ancienneté — sont recommandables.

Par contre, nous regrettons dans l'ancienne troupe les admissions de M. Thomasse, avec sa diction et ses gestes lourds, faux et guindés, de M. Delorme, suffisant comme deuxième amoureux, mais sans distinction en qualité de premier, et de M^{me} Barbié dont les accents pleureurs ont trouvé grâce probablement devant les suffrages.

Les nouveaux venus arrivent à pas lents, *lento incessu*, et la plupart des représentations sont données avec le concours de MM. Noblet, Marchetti et de M^{lle} Sichel, en attendant leurs successeurs.

Peu des sujets inconnus ont été présentés; aucun ne s'est montré jusqu'à présent à l'abri de la critique.

M. Cornaglia, premier rôle marqué, père noble, par exemple, après deux débuts, nous semble suffisant comme père noble, mais déplacé dans le *Supplée d'une Femme*. M^{lle} Clairval, fort jeune premier rôle, a de la tenue, articule assez bien, mais mollement; son débit et son jeu également froids manquent de sentiment. Pour M^{me} Lormiani, premier rôle de drame et de comédie, nous la croyons bien au-dessous de son emploi. Le geste est nul, le débit monotone et la voix sans charme et sans accent.

En terminant, signalons une grosse irrégularité commise par M. Mark qui a fait opérer un dimanche, la rentrée de M. Nigri. L'acceptation de M. Nigri ne pouvait être douteuse; toutefois, qu'il s'agisse de M. Nigri ou de n'importe qui, aucune rentrée, aucun troisième début ne doit s'effectuer un dimanche, de par le cahier des charges. Nous n'admettons pas que l'administration ou la commission des théâtres ait laissé commettre une irrégularité semblable dès les premiers jours d'une direction. Un cahier des charges est fait pour être exécuté dans toutes ses clauses.

G. LAURENT.

4 Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable, A. ALRICY.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, suc.

SAGE-FEMME
Maison d'Accouchement
TENUE PAR M^{lle} JEANNIN
5, rue de la Platière, Lyon
PENSIONNAIRES
Soins les plus assidus. Discretion assurée
PRIX MODÉRÉS
Se charge de placer les enfants.

ÉCONOMIE SÉRIEUSE
Gardez vos Fourrures, Plumes, Lainages Tentures, etc.
L'Insecticide foudroyant préserve infailliblement
des mites, teignes, etc. E. Galzy, fabric., 28, Ba-
geaud, Lyon. Le kitogr., 12 fr.; 100 gr. p. poste, 1 fr. 95.

On demande à acheter
DEUX CHEVAUX
De préférence bails foncés
S'attendant ensemble et séparément; âgés
de 7 à 8 ans.
S'adresser à l'Agence générale de publi-
cité, 14, rue Confort.

MAISON D'ACCOUCHEMENT
Soins **M^{me} DUPORT** Discretion
TIENT DES PENSIONNAIRES
Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire franco)

Les organes les plus autorisés de la presse française et étrangère sont unanimes à considérer le *Grand Dictionnaire* comme l'entreprise de librairie la plus hardie, la plus extraordinaire qui ait été tentée jusqu'à ce jour.
Jamais, en effet, tant de matériaux n'avaient encore été réunis et méthodiquement classés dans un même ouvrage.
« Qu'on se figure, dit l'éminent critique du *Temps*, M. Scherer, un dictionnaire complet de la langue, sur lequel on a enté une encyclopédie non moins complète des connaissances humaines, et, par-dessus tout cela, des articles qu'on n'avait jamais rencontrés dans un recueil de ce genre, l'analyse de tous les ouvrages un peu célèbres, des études sur les monuments et les œuvres d'art, des anecdotes, des bons mots, des chansons, que sais-je? »
La *Liberté* disait de son côté : « Dans ces colonnes exubérantes, le lecteur trouve tout, même ce superflu qui plaisait tant à Voltaire,

Imprimerie-Librairie V^{ve} P. LAROUSSE & C^{ie}, rue Montparnasse, 19, PARIS

PRIX DU FASCICULE
Simple (40 pages) 1 fr. 10 c.
Double (80 pages) 2 francs 20 c.
Une feuille (8 pages) 25 c.

GRAND

PRIX DES 16 VOLUMES
600 fr. Payables : 300 fr. comptant, et trois billets à ordre de 100 fr., à 3, 6 et 9 mois.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
DU XIX^e SIÈCLE
Français.
Historique, Géographique
Biographique, Bibliographique, Littéraire
Mythologique, Artistique, Scientifique, etc.
PAR
PIERRE LAROUSSE
16 forts vol. gr. in-4° (Supplément compris). Pr. : 600 fr.
La reliure de chaque volume se paye en sus 5 francs

et l'amusement par-dessus le marché, l'amusement comme l'entendait le bon Cervantes, l'honnête amusement.
Enfin l'*Indépendance belge* déclare que le *Grand Dictionnaire* est « une entreprise unique et qui mérite le succès qu'elle obtient; » et ce journal ajoute : « C'est une des œuvres caractéristiques de notre époque, qu'on a pu appeler le siècle des dictionnaires... Celui-ci renferme tous les autres. »
Le lecteur peut embrasser et juger maintenant l'ensemble de ce gigantesque ouvrage et se convaincre qu'il est l'inventaire le plus complet et le plus exact des richesses acquises par l'esprit humain jusqu'à l'heure présente.
Durant l'impression, des hommes nouveaux sont arrivés à la notoriété, des événements importants, des faits considérables se sont produits : un Supplément au *Grand Dictionnaire* était donc nécessaire pour faire de ce grand répertoire un ouvrage toujours actuel.

À LA MÊME LIBRAIRIE :
DICTIONNAIRE ANALOGIQUE
PAR P. BOISSIÈRE
Ce Dictionnaire est destiné à venir au secours de la mémoire quand on veut exprimer une idée et que le mot propre est oublié, ou même est toujours resté inconnu.
Un fort volume grand in-8° à 2 colonnes, broché : 20 fr.

VIENT DE PARAÎTRE :
SUPPLÉMENT
Un volume in-4° de 1,300 pages
Prix : broché, 37 francs. — Relié, 42 francs

À LA MÊME LIBRAIRIE :
DICTIONNAIRE LYRIQUE
HISTOIRE DES OPÉRAS
Par F. CLÉMENT et P. LAROUSSE
CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OPÉRAS ET OPÉRAS-COMIQUES
Un vol. gr. in-8°, suivi de 3 Suppléments, broché : 14 fr.

Saison du 20 Mai
ALLEVARD BAINS
— ISÈRE —
Altitude 475 m. — Excellent climat
— Riche vallée.
Vaste établissement d'eaux sulfureuses. — Spécialité d'inhalation gazeuse, sulfhydrique froide. — Phtisie, laryngite, bronchites, granulations, aphonie, engorgements, catarrhes, asthme, maladies des os, de la peau et de l'utérus, syphilisme.
Belle église. — Temple. — Télégraphe. — Théâtre.
Envoi des notices médicales (franco), s'adresser à M. M. PORTE, directeur.

2 fr. **MONTRE SOLAIRE** Dernière nouveauté scientifique d'Amérique, donnant l'heure comme un chronomètre; qual. supérieure donnant l'heure en même temps de tous les pays du monde. 3 fr. franco contre timbres ou mandat (Prospectus franco) G. Smith, 5, rue du 29-Juillet, Paris.

AVIS
CONTREFAÇONS
CHOCOLAT-MENIER
BIEN
LE VÉRITABLE
NON

CANCER Tumeurs, Squirres et Ulcères. — Guérison radicale sans opération, 25 ans de succès, contre les récidives ou suites d'opérations chirurgicales. — Le docteur JAMIN s'occupe spécialement de la curabilité de cette maladie réputée incurable, reçoit tous les jours, à sa maison de santé à Vallard-Gaillard (Haute-Savoie), à 5 kilom. de Genève. (Affranchir.)

LAVAGE DE TÊTE AU PANAMA
Séchage instantané, Coupe de cheveux microscopiques, Teintures brune, noire ou blonde. — Salon d'application et de consultation. — Discretion assurée — ROCHON, breveté, cinq fois médaillé aux expositions de Vienne, Lyon et Paris. RUE GRENETTE, 34, Lyon.

INCONTINENCE D'URINE DES ENFANTS
Guérison par le traitement du docteur Beaumumé, à Châteauroux (Indre). — Gratuit pour les pauvres.

TOPIQUE BERTRAND AINÉ
Le seul ayant été breveté et dont la vente a été permise par arrêté de la cour de Cassation du 8 juillet 1854. (Quarante ans de succès). — Infatigable contre les douleurs rhumatismales, les névralgies, sciaticques, congestions cérébrales, ophthalmies, douleurs de reins, fluxions de poitrine, pleurésie, toux rebelles, etc. — Peu de maladies ne reçoivent un soulagement immédiat par son application. — Prix, suivant grandeur, de 50 c. à 3 fr. — Se vend à Lyon, chez l'inventeur, pl. Bellecour, 21. Pour les douleurs anciennes et rebelles, les maladies provenant d'un vice du sang, faire usage de l'*Extrait-Sulfurifère-Iodé*. — Se trouve dans toutes les pharmacies. — Franco par timbres ou mandats. — AVIS. Ne méfier des imitations, exiger comme garantie la signature BERTRAND aîné et l'usineci-contre.

GUÉRISON RADICALE en peu de jours des maladies récentes ou anciennes, par les Capsules QUET.
Traitement facile à suivre en secret et même en voyage. — Injection QUET hygiénique, préservative, d'un effet assuré dans les cas chroniques qui auraient résisté à tout autre remède.
S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.
Même pharmacie : Pommade souveraine pour les yeux. Prix : 2 fr. — Liqueur infatigable contre les maux de dents. Prix : 2 francs.

EN VENTE LE **PASSE-TEMPS** Journal
Paraissant tous les dimanches
Littérature, Beaux-Arts, Musique, Poésies, Biographies, Nouvelles
Administration et Rédaction
14, RUE CONFORT, A LYON
15 centimes le numéro 15 c.

AU LABOUREUR
Maison recommandée pour la bonne fabrication des
CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS
Dépôt de la chaussure Pinet
BON MARCHÉ
ÉLÉGANCE ET SOLIDITÉ
Hommes 12 fr. Femmes 8 fr.
Maison CASSET, rue de la République, 32 (ex-rue de Lyon)

AUX MÉDAILLES
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76, Lyon
MAGASINS DE **CHAUSSURES** es plus vastes de France
PRIX-FIXE Assortiments immenses pour Hommes, Dames & Enfants Succursale à St-Etienne, rue St-Louis, 12, près l'église
MAISON **J.-C. SIMIAN** Fabricant
PRIX-FIXE
VÉRITABLE TOILE SOUVERAINE
Contre DOULEURS rhumatismales, PLAIES et BLESSURES préparée par VERRIÈRE, pharm. à Lyon Rue St-Côme, 8, à VOURS BLANC
Prix 6 fr. le mètre (fr) contre mandat-poste. Exig. sur la toile le cachet Verrière. Dép. d. toutes les pharm.

Articles de Luxe et de Fantaisie
MON CASSET
Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)
MAROQUINERIE ÉVENTAILS
Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gibecières, Nécessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bouquets, Passe-Partout
Chapelles, Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs
Porte-Cigares en Cuir de Russie

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 8.
NÉURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE
Guérison rapide et sûre par
la **Poudre Antinéuralgique de G. Langlade**

ANÉMIE, CHLOROSE, MANQUE D'APPÉTIT
Mauvaises Digestions, Convalescences prolongées.
VIN BERTRAND
Le Tonique par excellence
A BASES DE QUINQUINA & D'EXTRAIT DE MALT COMBINÉS AUX principes aromatiques du café, du cacao, de la vanille et de l'écorce d'orange
Le seul apéritif, le seul fortifiant, le seul fébrifuge, le seul reconstituant des forces épuisées, soit par le travail, soit par la maladie, soit par toutes autres causes débilitantes, dissimulant parfaitement, sous un goût exquis, la saveur amère de la substance médicamenteuse qui en fait la base principale tout en conservant ses principes actifs, le seul enfin justifiant cette maxime d'Hippocrate :
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
Celui-là atteint la perfection qui sait joindre l'utile à l'agréable.
ENTREPOT GÉNÉRAL CHEZ L'INVENTEUR
Pharmacie des Archers, rue Confort, 12, Lyon
DÉPÔT DANS TOUTES LES PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
PRIX : 5 FRANCS
Pour éviter les contrefaçons, exiger la signature : LÉON BERTRAND
Expédition franco à partir de 6 bouteilles.

FARINE MEXICAINE C'est un fait acquis à la science aujourd'hui, que toutes les maladies de poitrine sont guérissables par l'emploi de la *Farine Mexicaine* du docteur Benito del Rio de Mexico. Cet aliment est non-seulement le plus sûr, mais encore le plus agréable remède pour guérir : les maladies de poitrine, bronchites, catarrhes, maladies du larynx, phtisie pulmonaire tuberculeuse, maladies consomptives, vieux rhumes, anémie et épuisement prématuré.
S'emploie pour la nourriture des vieillards, des convalescents et des jeunes enfants. Dix ans de succès et 100.000 malades guéris le plus souvent alors qu'on les croyait perdus sans ressources, prouvent qu'on ne doit jamais désespérer.
La *Farine Mexicaine* se trouve à Tarare (Rhône), chez le propagateur M. H. Barlerin, pharmacien-chimiste, Lyon, pharm. Farley, 114, quai Pierre-Scize, et dans toutes les principales pharmacies, herboristeries, drogueries et épicerie de Lyon et de France.
Mêmes maisons : Café Barlerin hygiénique de santé, stomacal et fortifiant; en boîtes de 500 grammes. Prix 2 francs.

PÂTE & SIROP D'ESCARGOTS
De MURE, à PONT-SAINT-ESPRIT
La Pâte et le Sirop de MURE guérissent sûrement les irritations de poitrine, rhumes, catarrhes aigus ou chroniques, asthme, coqueluche.
Prix de la Pâte : 1 fr. la boîte. — Prix du Sirop : 2 fr. le flacon.
Dépôt dans toutes les bonnes pharmacies. — Refuser les contrefaçons.

AUX ASTHMATIQUES
16 ans de succès et des cures si nombreuses qu'elles ne se comptent plus, prouvent que le traitement de M. Aubrée, médecin-pharm. à Ferrière-Vidame (Eure-et-Loire), est sans rival contre l'asthme, la toux, l'oppression, la bronchite, le catarrhe; il est à la portée de tous. Consultations par correspondance, renseignements gratuits.

INJECTION
GUÉRISON PROMPTÉ ET RADICALE
DES ÉCROUÈLEMENTS
RÉGÉNÉRATION DES MEMBRANES
PLUS INYÉRIABLE
ET
PERTE BLANCHE
PAR INJECTION
Au Kécher & King
Place Harcourt
15
ST-ETIENNE
BÉ: Et: Pharmacie des Célestins et toutes les Pharmacies.